Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

53/4 | 2012
Varia

Brian L. Davies, ed., Warfare in Eastern Europe

André Berelowitch

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7738>

DOI : 10.4000/monderusse.7738

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

André Berelowitch, « Brian L. Davies, ed., Warfare in Eastern Europe », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 53/4 | 2012, mis en ligne le 02 décembre 2013, Consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7738> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7738>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Brian L. Davies, ed., Warfare in Eastern Europe

André Berelowitch

RÉFÉRENCE

Brian L. DAVIES, ed., **Warfare in Eastern Europe, 1500-1800**. Leyden-Boston : Brill (« History of Warfare », 72), 2012, 364 p.

- 1 C'est à Belfast, en janvier 1955, que Michael Roberts, spécialiste de l'histoire de Suède, propose, pour décrire les rapides progrès de l'art de la guerre au XVI^e et au XVII^e siècles, l'expression, et le concept, de « révolution militaire¹ ». Ses idées, reprises par Geoffrey Parker, gagnent du terrain et, de proche en proche, finissent par transformer profondément l'histoire militaire telle qu'elle se pratiquait il y a un demi-siècle². Elle s'intéresse aujourd'hui de façon beaucoup plus concrète à ce qui se passe sur le champ de bataille, mais aussi à l'interaction entre guerre et société, voire au rôle, décisif selon certains, que la révolution militaire aurait joué dans la genèse de l'État moderne (*fiscal-military State*). Le recueil consacré à la guerre en Europe orientale édité par Brian L. Davies, spécialiste reconnu de l'histoire militaire de la Russie³, s'est donné pour but de mettre à l'épreuve cet ensemble de théories conçues pour l'Europe occidentale, en les appliquant à « l'autre Europe ». On y trouvera donc, sinon un exposé exhaustif, irréalisable à l'heure actuelle, du moins un aperçu des nouvelles recherches sur le sujet, présentées à travers une douzaine d'articles presque tous inédits.
- 2 La première conclusion qui se dégage à la lecture est qu'il n'y a pas *une* façon de faire la guerre qui serait spécifique de l'Europe orientale, mais plusieurs. Dès l'introduction, remarquablement claire et précise, B. Davies esquisse une typologie des conflits. Les deux théâtres principaux sont d'une part le littoral et l'hinterland de la Baltique que se disputent la Suède, la République polonaise, la Russie, et où le réseau urbain est assez dense pour que la guerre de siège prédomine (p. 1-5), d'autre part une vaste zone qui va du Danube à la mer Noire, où les États chrétiens sont au contact de l'Empire ottoman et

de son vassal, le khanat de Crimée (p. 5-8). La frontière est statique entre l'empire des Habsbourg et celui du sultan, mouvante entre la Crimée et la Russie, et si la cavalerie légère joue dans la steppe le rôle principal, les sièges n'en sont pas moins nécessaires dès lors que l'on veut occuper durablement le territoire.

- 3 Les belligérants sont inégalement couverts dans ce volume : la Russie, avec cinq articles, se taille la part du lion. Ceux de Peter Brown et de Janet Martin m'ont paru décevants. Le premier, dans un article-fleuve (p. 249-313), entreprend d'évaluer le commandement des troupes russes au XVIII^e siècle à la lumière des analyses modernes du « command and control », c'est-à-dire la manière d'exercer l'autorité à distance, telles qu'elles sont enseignées à la National Defense University de Washington. Animé du zèle du néophyte, P. Brown ne nous fait grâce d'aucun détail. Les guerres successives menées par la Russie sont envisagées du point de vue de la centralisation, ou de la décentralisation, du commandement. Le résultat n'est pas fait pour surprendre le lecteur tant soit peu perspicace : à l'exception de la phase initiale de la première guerre du Nord (1654-1667), le constat est uniformément négatif. Incapables de déléguer les responsabilités, les autorités russes ne font aucune confiance aux officiers qui opèrent sur le terrain et préfèrent diriger la guerre depuis Moscou. Était-il bien nécessaire de recourir aux grilles de lecture du Pentagone pour démontrer ce que n'ignore aucun historien un peu familier des sources moscovites ? Une comparaison du commandement russe avec ses contemporains hollandais, ottomans ou français du XVII^e siècle aurait été plus convaincante.
- 4 Janet Martin s'attaque au problème crucial du *pomest'e*, ce domaine concédé en précaire par la monarchie à ses nobles en échange du service militaire (p. 19-34). Était-il suffisant pour permettre à la petite, ou même à la moyenne noblesse, de partir en guerre avec leurs ressources propres ? Pour répondre à cette question, elle confronte deux documents : d'une part, le registre des soldes distribuées en 1556/1557 à 180 combattants, rattachés à diverses villes de province, d'autre part un cadastre inédit de 1551-1553 qui recense 144 *pomest'ja* situés dans le cinquième de Šelonskaja (région de Novgorod⁴). Seuls quelques nobles figurent à la fois dans les deux documents, dont Fedor, fils de Vasilij, Lodygin, qui sert à J. Martin de point de départ. Passé en revue à Serpuhov en juin 1556, peu avant la rédaction définitive du registre⁵, il possède en précaire 233 sétérées (sing. *četvert'*, soit 130 hectares) dans chacune de ses trois soles. Aux termes de l'ordonnance de 1556, étant donné la superficie de terre qu'il possède il doit fournir, pour le service de campagne, deux cavaliers armés et montés, ce qu'il est apparemment incapable de faire. 42 % des 180 nobles du registre sont comme lui en infraction et se voient infliger des retenues sur leur solde.
- 5 L'auteur cherche l'explication du phénomène dans le cadastre du cinquième de Šelonskaja. En combinant les surfaces possédées, les redevances en argent dues par les paysans, les redevances en grains évaluées d'après les prix de marché des céréales et diminuées de la consommation du noble, elle estime qu'un quart des domaines recensés ne pouvaient suffire à l'achat des montures et de l'armement exigés de leurs possesseurs. Qui plus est, si l'on applique ces calculs à Lodygin, il serait théoriquement à même de s'équiper complètement, ce qui pourtant n'est pas le cas ! J. Martin en conclut que le système du *pomest'e*, adéquat sans doute à la fin du XV^e siècle, commence à s'essouffler au milieu du XVI^e.
- 6 L'ensemble de ce raisonnement appelle toute une série de critiques, et d'abord la description du cas Lodygin. L'auteur écrit : « He appeared at the review alone, with a

mount but with only light armor » (p. 19). Pourtant si l'on se reporte au passage cité, on lit tout autre chose : « Il monte un destrier, en *behterac* (jaquette de cuir recouverte de plaques métalliques) avec arc, carquois et sabre ; avec lui un homme sur un destrier, portant un *tegiljaj* (jaquette rembourrée de coton ou de chanvre) épais, avec lance, arc, carquois et sabre ; un deuxième homme avec un simple coursier sans selle ; un homme avec le cheval de bât. » Erreur de lecture ? Le scribe conclut : « Selon l'ordonnance à raison de sa terre il devait un homme en armure et un en *tegiljaj* ; il manque un homme en armure ». On lui retient au total quatre roubles sur sa solde⁶.

- 7 Surtout les calculs de J. Martin me paraissent peu convaincants, parce que trop théoriques. Malgré les extrapolations de M.M. Denisova, qu'elle cite, il reste que nous ne savons pas grand-chose du prix des armes. Les rendements moyens, empruntés aux trois volumes d'Alexandre Šapiro et de son équipe⁷, ne représentent qu'un ordre de grandeur ; les prix des céréales, bien qu'assez stables, étaient néanmoins soumis à variation ; les redevances paysannes n'étaient pas toujours acquittées. Seuls, les comptes domaniaux pourraient être probants, mais il est douteux qu'ils aient jamais existé vers 1550 : la noblesse était largement analphabète⁸. Et qui nous prouve que les nobles s'équipaient mal parce qu'ils manquaient de moyens ? D'après les calculs de J. Martin, équiper un homme en armure aurait coûté à Lodygin environ 8,50 roubles ; en les économisant, il compensait, et au-delà, la retenue de 4 roubles qui lui était infligée. Pour prudente, nuancée et somme toute vraisemblable que soit la conclusion de l'article, elle n'en repose pas moins sur des bases bien fragiles.
- 8 Carol Stevens étudie un aspect souvent négligé par les historiens militaires : l'approvisionnement de l'armée russe et les transports qu'il nécessite (p. 119-146). Tant que la cavalerie noble constitue l'essentiel des forces armées, elle se ravitaille elle-même. Emporter ce qu'il faut pour se nourrir le temps de la campagne ne présente pas, pour le combattant qui dispose des ressources de son domaine, de difficulté insurmontable, d'autant plus que les opérations sont le plus souvent réduites à un raid de cavalerie. Plusieurs facteurs vont obliger le gouvernement russe à trouver d'autres solutions. C'est d'abord la croissance des effectifs, l'apparition de troupes qui contrairement aux cavaliers nobles ne disposent pas de terre (les artilleurs, les *strel'cy*, première formation permanente, armés d'arquebuses et plus tard de mousquets), enfin des campagnes plus longues, comme celle qui aboutit à la prise de Kazan' ou les opérations de la guerre de Livonie. Les unités qui marchent sur Kazan' empruntent des itinéraires différents pour ne pas épuiser les ressources, en fourrage surtout, des régions traversées. La pratique des dépôts de vivres apparaît dès le XVI^e siècle et se généralise progressivement. Un nouvel impôt, le « blé des mousquetaires » (*streleckij hleb*), est créé en 1612/1613 et permet de garnir les dépôts. Au milieu du XVII^e siècle, le gouvernement moscovite se sent désormais responsable de l'approvisionnement de l'armée, devenu pour lui une source majeure de préoccupation. Le sort des expéditions successives du prince Golicyn (1687, 1689), qui échouent faute de fourrage, montre que le problème est loin d'être résolu.
- 9 Brian J. Boeck revient (p. 181-198) sur l'épisode célèbre, mais peu étudié, du siège d'Azov (1641). Cette forteresse ottomane, qui gardait l'estuaire du Don, tomba par surprise en 1637 aux mains des cosaques. Accepter Azov que ceux-ci offraient au tsar aurait entraîné une guerre russo-turque. Mihail Fedorovič ayant refusé, c'est une garnison de 3 000 à 6 000 cosaques qui soutint victorieusement un siège plus de trois mois, alors que les forces ottomanes comptaient sans doute plus de 100 000 hommes

(p. 176-77). L'auteur a entrepris de démythifier le siège, en séparant rigoureusement les faits militaires de la légende. À l'aide de sources nouvelles (p. 175), il explique de façon convaincante les raisons de l'échec ottoman. Il donne en annexe une première traduction anglaise⁹ du *Récit de la prise d'Azov* (p. 181-98), qui a servi jusqu'ici de source unique aux historiens, et reprend une hypothèse déjà formulée dans sa thèse¹⁰ sur la paternité de l'œuvre, qu'il attribue à un membre de la bureaucratie moscovite proche des milieux diplomatiques.

- 10 À peu près au moment où les guerres de religion, en France et aux Pays-Bas, tiraient à leur fin, les guerres civiles du Temps des Troubles en Russie (1604-1613) offraient aux soldats de fortune désormais sans emploi un marché intéressant. Oleg Ja. Nozdrin, rompant avec une tradition solidement ancrée, a choisi d'étudier pour eux-mêmes, et non pas seulement comme des comparses de l'histoire de Russie, une compagnie d'environ quatre-vingt-dix mercenaires, en majorité protestants, qui débarquent à Arhangel'sk en juillet 1612 (p. 109-118). Sous la conduite de l'aristocrate néerlandais Adrian Flodorf, baron (en allemand *Freiherr*, terme qui a souvent été pris pour un nom propre !) du Saint Empire, ils viennent proposer leurs services au gouvernement russe pour combattre les troupes polonaises. On compte dans leurs rangs le capitaine écossais James Shaw, le lieutenant pragois Johann von Pracht et, nominalement au moins, car il est prudemment resté à Hambourg, le huguenot français Jacques Margeret – somme toute un échantillon représentatif de « l'internationale protestante », à l'exception bien sûr de l'Anglais sir Arthur Aston, qui est catholique, et dénoncé comme tel par les puritains ! Ajoutons que l'auteur a retrouvé la trace du secrétaire de Flodorf, Jan Danckaert, et de sa *Description de la Moscovie*, ce qui n'est pas un mince mérite¹¹.
- 11 L'article de Dariusz Kupisz examine l'influence de la révolution militaire sur l'Europe de l'Est, en analysant les transformations de l'armée polono-lituanienne entre 1576 et 1586 (p. 63-92). Lorsque Stefan Bathory est élu roi, la guerre avec la Russie dure depuis dix-huit ans, et Ivan le Terrible occupe une grande partie de la Livonie. Au prix d'un effort sans précédent, Bathory réforme en profondeur l'armée de la « République des deux peuples¹² ». C'est bien là, si l'on veut, une révolution militaire, mais ce n'est pas la révolution militaire : alors qu'en Occident l'importance de l'infanterie ne cesse de croître, l'armée polono-lituanienne compte deux cavaliers pour un fantassin. La cavalerie est en effet décisive dans la guerre de la steppe (p. 74). Mais Bathory innove en spécialisant les différents corps de cavalerie : désormais, les hussards, qui portent la demi-cuirasse, constituent la cavalerie lourde, qui charge l'ennemi. Les cosaques se voient confier les missions de reconnaissance, les escarmouches, la protection de l'infanterie, toujours vulnérable aux XVI^e-XVII^e siècles (p. 72-75). Celle-ci se compose de contingents d'origines diverses, Polonais, Allemands, Écossais. Dotée d'une puissance de feu considérable (presque tous sont mousquetaires), c'est elle qui doit prendre les villes (p. 75-77). Elle n'y réussit pas toujours – c'est le point faible de Bathory. Celui-ci ne touche pas à l'artillerie qu'il hérite de son prédécesseur, mais réorganise le génie et utilise pour la première fois la cartographie et l'imprimerie : la propagande n'est pas une arme à dédaigner (p. 77-79). La seconde moitié de l'article étudie en détail les victoires remportées grâce à ces réformes. En 1582, Ivan IV est obligé de demander l'armistice, et évacue la Livonie.
- 12 Victor Ostapchuk s'intéresse aux campagnes d'une certaine envergure (les simples raids sont exclus) menées par les Tatars de Crimée sous le règne de Sahib Giray, khan de Kazan' (1521-1524), puis, après un séjour à la cour ottomane, khan de Crimée de 1532

à 1551 (p. 147-172). Comme les archives du khanat sont en très grande partie détruites, l'auteur a recours à la biographie de Sahib Giray rédigée par le médecin, astrologue et conseiller du khan, l'érudit ottoman Remmal hodja. Neuf campagnes se succèdent de 1538 à 1551 (brève description p. 152-156). Sans pouvoir, faute de documents, expliquer de façon satisfaisante les succès militaires remarquables des Criméens, V. Ostapchuk fait justice des clichés qui, le *Rublëv* de Tarkovskij aidant, encombrement la mémoire collective : des hordes sauvages qui déferlent sur la Pologne ou la Russie, massacrant tout sur leur passage. En réalité, la Crimée, ultime fragment de l'empire de Gengis khan, a su capitaliser l'expérience des brillants stratèges mongols et celle de l'empire ottoman, dont elle est la vassale. En cas de mobilisation, le khan peut compter sur ses troupes propres (10 000 hommes), dont le noyau est une infanterie soldée et armée de mousquets, où les janissaires côtoient les *tüfengchi* criméens. S'y ajoutent les cavaliers fournis par les tribus, qui selon Remmal seraient capables de réunir jusqu'à 250 000 hommes, mais se contentent le plus souvent de quelques dizaines de milliers. L'artillerie, transportée en chariots, complète le dispositif. Savamment et minutieusement préparées, menées avec rigueur, les campagnes visent surtout à capturer des esclaves : un butin humain abondant « réjouit le cœur du peuple ». On lira, p. 165-168, d'intéressantes réflexions sur la place de l'esclavage dans la société criméenne.

- 13 Deux articles, en quelque sorte symétriques, décrivent, le premier, par Géza Pálffy¹³, le système de défense des Habsbourg contre les Ottomans au XVI^e siècle¹⁴ (p. 35-61), le second, par Virginia Aksan, le lent déclin de la puissance militaire turque au XVIII^e siècle (p. 315-347). Après avoir absorbé la Perse, la Syrie et l'Égypte (1514-1517), fort de ses 100 à 120 000 soldats, l'Empire ottoman se tourne vers la Hongrie, qui ne peut en aligner que 40 000 au maximum. La défaite écrasante des Hongrois à Mohacs (29 août 1526) n'a donc rien d'étonnant. Ce qui l'est davantage, c'est que le sultan ne réussit pas à occuper la Hongrie. La guerre civile l'en empêche : pendant près de vingt ans, Ferdinand, le frère cadet de Charles Quint, élu roi de Hongrie, combat János, l'élu des États. Mais ces luttes intestines empêchent également l'élaboration d'un dispositif efficace pour parer à la menace ottomane. La prise de Buda par Soliman le Magnifique, suivie en 1543 de la perte de trois autres places, ouvre enfin les yeux de la monarchie (p. 36-40).
- 14 À partir de 1555, une stratégie globale associant les ressources et les forces armées des États de Hongrie, des possessions héréditaires des Habsbourg et du Saint-Empire est mise au point pour tenir en respect la Sublime Porte. En 1577, une conférence tenue à Vienne, qui réunit les experts militaires pendant un mois et demi, tire les leçons de l'expérience des vingt années précédentes. Lazarus von Schwindi (1522-1583) y fait prévaloir une stratégie défensive. Géza Pálffy montre de façon convaincante que les méthodes de planification employées, les solutions techniques mises en œuvre, le triplement des effectifs¹⁵, s'inscrivent dans le mouvement général de la révolution militaire du XVI^e siècle, confirmant ainsi la datation de Michael Roberts et de Geoffrey Parker (p. 51-52).
- 15 Un Conseil aulique de la Guerre, qui siège à Vienne, est créé en 1556 ; en 1577, il délègue une partie de ses compétences au Conseil de la Guerre d'Autriche intérieure, à Graz. La ligne de défense est subdivisée en six secteurs, ou « généralités », chacun commandé par un capitaine général (carte p. 58-59). Le réseau des forteresses est hiérarchisé ; les piliers de la défense (1 000 à 1 500 hommes de garnison), les citadelles importantes (400

à 600), les petites (100 à 300) et les innombrables postes de guet et de surveillance (une dizaine d'hommes), chargés de donner l'alerte. À partir de 1577, les forteresses sont renforcées et rebâties à l'italienne. L'ensemble de la frontière est défendu par 20 à 22 000 hommes, une armée permanente considérable, qui correspond à 1 % de la population hongroise.

- 16 Parallèlement, on dresse des cartes détaillées de la frontière, on crée des services auxiliaires centralisés, comme le Conseil des constructions, qui supervise l'ensemble des forteresses, un Chef de l'Arsenal, un Payeur général, si bien que la révolution militaire se double d'une révolution administrative qui frappe par sa modernité. Pourquoi alors les défaites autrichiennes de 1592-1600 ? C'est que, s'efforçant de mettre à profit la révolte de la Transylvanie contre le sultan, les Habsbourg adoptent une stratégie offensive inconsidérée : l'Empire ottoman est encore loin de la décadence (p. 60-61).
- 17 C'est précisément un diagnostic sur l'état de santé de cet empire que propose Virginia Aksan¹⁶. Elle dresse un tableau de ses relations extérieures (où la diplomatie remplace progressivement la guerre) (p. 318-324), de sa puissance militaire (p. 324-330), de la fiscalité (p. 330-333), pour finir par une sélection d'épisodes militaires de 1768 à 1792, révélateurs du déclin de l'armée ottomane. Une même analyse sous-tend ces différentes parties : l'affaiblissement du pouvoir impérial permet le triomphe des intérêts particuliers, des coteries locales, des notables de province comme des élites d'Istanbul.
- 18 C'est vrai de l'armée : les janissaires, jadis orgueil et fer de lance des forces ottomanes, sont devenus beaucoup plus nombreux sur le papier, mais les combattants réels sont en minorité (en 1826, 10 % des janissaires théoriques). Leurs privilèges sont si enviables que leurs certificats de solde sont l'objet d'un véritable trafic. Qui est plus est, les garnisons de janissaires se fondent de plus en plus dans la population locale, où ils font figure de notables. Tout changement d'affectation est devenu impensable. Les *sipahi*, ces cavaliers pourvus d'un domaine en précaire, le *timar*, équivalent du *pomest'e* russe, ont diminué de moitié car le *timar* ne les nourrit plus. Le contingent le plus nombreux est constitué par les *levend*, soldats démobilisés ou rayés des contrôles, enrôlés par les gouverneurs et autres notables locaux. Ainsi, en 1768-1769, l'armée envoyée contre les Russes compte 6 000 soldats du palais, 60 000 janissaires et 82 000 *levends*. La guerre est devenue privée, et l'indiscipline est telle qu'à l'approche de l'armée du sultan, naguère gage de sécurité, les villes et les campagnes se vident (p. 329).
- 19 De la même façon, l'affermage des impôts, qui permet à l'Empire de vivre à crédit avec un budget en constant déficit (les dépenses militaires absorbent 75 % des dépenses), aboutit à mettre les finances publiques sous le contrôle des privilégiés. Les contrats d'affermage ont été subdivisés en actions, que peuvent acquérir les particuliers, notables, commerçants, janissaires, même les non-musulmans par l'intermédiaire d'hommes de paille. L'investissement dans l'impôt est beaucoup plus rémunérateur que l'agriculture ou l'industrie. Les défaites militaires répétées et humiliantes face à la Russie sont la conséquence inéluctable de cette situation.
- 20 Brian Davies consacre un article, en apparence purement technique, qui s'appuie sur une lecture attentive des sources, aux fortifications mobiles de campagne (p. 93-108). Du *Gul'jaj gorod* russe (ce qui veut dire : « enceinte ambulante ») au *Wagenburg* (« fortin de chariots ») ou *tabor*, il s'agit de protéger l'infanterie dans un espace découvert qui, comme c'est souvent le cas dans la grande plaine de l'Europe du Nord, est dépourvu d'accidents de terrain, de forêts et pauvre en cours d'eau. Les Russes font usage au

moins à partir du XVI^e siècle (les sources ne remontent pas plus loin) de remparts de bois démontables, qu'il faut transporter en chariots sur le champ de bataille, et qui peuvent atteindre des dimensions surprenantes. C'est que leurs fantassins ne sont pas protégés par des piquiers, comme c'est le cas en Occident. Le *tabor*, inventé semble-t-il par le chef militaire hussite Zizka († 1424), puis adopté par les Hongrois, le Saint-Empire, les Ottomans, les Polonais et les Russes, parvient au même résultat en utilisant les chariots eux-mêmes comme remparts. Formés en cercle ou en carré, ils constituent une barrière presque imprenable si elle est défendue par un feu nourri. Le *Tabur cengi* à Mohacs contribua largement à la victoire des Ottomans. Le *Wagenburg* devient commun en Europe orientale dans la seconde moitié du XVII^e siècle, surtout en Moscovie, au moment des grandes expéditions à travers la steppe. Les innovations techniques et tactiques du siècle suivant rendent ces encombrantes fortifications inutiles.

- 21 L'article d'Erik Lund (p. 199-248) a pour but ostensible de répondre à la question : les généraux des Habsbourg nommés ou promus entre 1684 et 1728 ont-ils été influencés par la révolution scientifique, ou étaient-ils, comme le voudraient les clichés en vogue, un ramassis de vieilles badernes rétrogrades, incapables de se réformer ? En réalité, il va bien au-delà et nous livre une analyse en profondeur de la guerre telle qu'elle se pratiquait à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e, et sous tous ses aspects. Il passe en revue les différentes armes : cavalerie (p. 216-219), infanterie (p. 220-222), artillerie (p. 230-234), mais aussi les services, celui des forteresses (p. 225-227), le train, les pontonniers, l'état-major (p. 240-245), etc. Sa méthode combine une connaissance approfondie des textes avec la préoccupation constante de voir la guerre avec les yeux des officiers, des soldats, des administrateurs qui la font. Il a tout lu : les traités d'art militaire, les mémoires et les journaux intimes des généraux, les directives officielles et cela dans quatre langues au moins, un minimum pour qui étudie cet empire cosmopolite. Mais ses lectures ne visent pas, ou pas seulement, à retracer l'histoire de la pensée militaire. Elles lui permettent d'appréhender les réalités de base : la priorité des priorités pour la cavalerie, c'est le fourrage ; pour l'infanterie, tout dépend du mousquet ; l'artillerie ne fait pas partie de l'armée, elle n'est qu'une extension de l'Arsenal ; le transport des pièces lourdes (il a fallu disposer de 60 000 chevaux pour acheminer 80 canons de siège et 20 mortiers sous les murs de Lille en 1708) et donc le savoir-faire des charretiers, pouvait être la clef de la victoire. Le sens du concret et la vivacité d'imagination de l'auteur sont telles qu'il est capable de décrire, comme s'il en avait été témoin, une escarmouche fictive, plus exactement synthétique, au point que l'on croit assister à la scène (p. 223-224).
- 22 Il dynamite au passage tous les clichés et les idées reçues, avec toutefois, pour le lecteur non averti, un risque de confusion : on ne sait plus très bien par moments s'il s'attaque aux idées reçues d'aujourd'hui ou à celles d'il y a un demi-siècle – aux deux probablement. Il est hors de question de résumer ici un article de 50 pages qui fourmille de faits et d'idées. Mais on peut retenir trois de ses conclusions : d'abord que la guerre est dans une large mesure affaire d'administration (p. 232 : « The better we capture generals' lives, the more administration we find »). Ensuite qu'il n'y a pas, dans l'art militaire tout au moins, de ligne de démarcation nette entre la science et le savoir-faire. Est-ce une coïncidence si des personnages comme les Stratico, Pallavicini, Pellegrini s'intéressent à la mécanique des fluides, à la flottille du Danube, aux pontons, au moment même où dans la plaine du Pô on adopte le maïs, qu'il faut irriguer, et on aménage des rizières inondables ? Il y a, soutient E. Lund, continuité entre les

préoccupations pratiques du propriétaire terrien et les applications militaires de l'hydraulique, de même qu'entre le métier du charpentier et la fabrication des caissons d'artillerie (p. 233-240). Car, et c'est là sa troisième conclusion, il n'y a pas non plus de séparation absolue entre le militaire et le civil : la guerre se faisait à la main dans l'Europe du XVIII^e siècle et elle faisait partie de la vie quotidienne (p. 247-248).

- 23 Éblouissant d'érudition, pétillant d'intelligence, passionnant de bout en bout, le texte de Lund est un véritable météore dans le ciel de la littérature historique. Il justifierait à lui seul l'acquisition d'un recueil qui, on l'aura compris, regorge d'informations utiles et de bibliographies qui ne le sont pas moins.

NOTES

1. Le texte de sa conférence a été publié : M. Roberts, *The Military Revolution, 1560-1660*, Belfast, 1956.
2. G. Parker, *The Military Revolution : Military Innovation and the Rise of the West, 1500-1800*, Cambridge University Press, 1988, 1996 ; Clifford J. Rogers, éd., *The Military Revolution Debate*, Boulder, 1995, réédite les articles qui ont marqué ce débat.
3. Auteur notamment de « Russian Military Development, 1453-1815 », in Jeremy Black, éd., *European Warfare, 1453-1815*, Londres – New York, 1999 ; *State Power and Community in Early Modern Russia : The Case of Kozlov, 1635-1649*, Houndsmill – Basingstoke – New York, 2004 ; *Warfare, State and Society on the Black Sea Steppe, 1500-1700*, Londres – New York, 2007 ; *Empire and Military Revolution in Eastern Europe : Russia's Turkish Wars in the Eighteenth Century*, Londres, 2011.
4. Registre des soldes, encore connu aujourd'hui sous le nom de « Bojarskaja kniga 1556/57 » qui lui a été donné par erreur ; publ. par A.V. Antonov, sous ce titre, dans *Russkij diplomatarij*, 10, Moscou, 2004, p. 80-118. Cadastre consulté par l'auteur : RGADA, f. 109, op. 3, n° 17144.
5. Antonov, « Bojarskaja kniga 1556/57 », p. 81-82.
6. *Ibid.*, p. 84.
7. A.L. Šapiro et alii, *Agrarnaja istorija Severo-Zapada Rossii XVI veka*, [I.] Vtoraja polovina XV-načalo XVI v., 1971 ; [II.] Novgorodskie pjatiny, 1974 ; [III.] Sever. Pskov, L. : Nauka, 1978.
8. L'unique exemple de comptes d'exploitation qui aient été publiés à ma connaissance datent de 1682-1684 ; ils n'enregistrent que les quantités semées et récoltées, et il est à peu près impossible d'en tirer des conclusions quant au revenu (B.N. Morozov, « Zapisnaja knižka pomeščika XVII v. », *Sovetskie arhivy*, 1983/5, 66-69).
9. V. Vodoff et alii, *Histoire des Slaves orientaux des origines à 1689. Bibliographie des sources de l'histoire russe traduites en langues occidentale*, 1998, n° 128, ne recense qu'une traduction allemande.
10. *Shifting Boundaries on the Don Steppe Frontier : Cossacks, Empires and Nomads in 1739*, Harvard U.P., 2002, p. 570-582.
11. J. Danckaert, *Beschryvinghe van Moscovien ofte Ruslandt ...*, Amsterdam, 1615 ; l'ouvrage a été réimprimé à Dordrecht en 1652 sous un titre différent.
12. Créée en 1569 par l'Union de Lublin.
13. Auteur de *The Kingdom of Hungary and the Habsburg Monarchy in the Sixteenth Century*, Boulder, 2009.
14. Malheureusement entaché d'erreurs : « the sultan was unable to occupy Hungary despite fact having the strongest army in the world » (p. 37) ; « but supporters of the before the Austrian

Archduke », « the looming *civil war the camps* of the two legitimate kings » (p. 38). On trouve ailleurs d'autres coquilles, par ex. pour désigner la culasse, *breach* (rupture) au lieu de *breech* (p. 233).

15. Sans parler de la diplomatie nécessaire pour faire coopérer une mosaïque de peuples ; c'est ainsi que Pálffy donne en note les différents noms du mortier : en allemand, en latin, en hongrois, en croate et en turc ! La virtuosité avec laquelle opèrent les administrateurs laisse déjà prévoir les acrobaties de la « double monarchie ».

16. Auteur de *Ottoman Wars, 1700-1870: An Empire Besieged*, Harlow – Londres – New York, 2007.